

Naftule, Gorgoni et quatre avocats du barreau genevois revisitent un mythe

«Le bossu», très déjanté, remonte sur scène

GENÈVE Après le succès des «Onze petits nègres» d'après Agatha Christie, le quatuor Christian Lüscher, Charles Poncet, Christian Reiser et Michel Valticos s'en prend, très méchamment, au preux chevalier Lagardère. Récit en avant-première.

Elisabeth Eckert
elisabeth.eckert@lematin dimanche.ch

Du 2 au 19 octobre prochain, on aura droit au pire délit que l'histoire littéraire et cinématographique a jamais connu. Et sur scène, en public de surcroît! Il s'agira alors de la mise à mort en direct du si joli et preux chevalier Henri de Lagardère (ou du moins de son image), auteur inspiré de cette formule incomparable: «Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi», vilain félon.

Les faits sont là. Un équipage contre nature, un gang, devrions-nous dire, s'est uni pour salir la mémoire de ce gentilhomme, avec, comme caïds, quatre hommes de loi: Mes Charles Poncet, Christian Lüscher, Michel Valticos et Christian Reiser, multirécidivistes et qui ne méritent plus que l'on protège leur identité. Ils se sont alliés, pour ce forfait, aux plus dangereux humoristes, baladins, voire pitres qui soient, Pierre Naftule, Pascal Bernheim, Joseph Gorgoni, Véronique Mattana, Jean-Marc Morel, Ygal Bohbot, Léonie Keller, Capucine Lhemanne, Pierre-André Sand et Antony Mettler, dont l'immoralité n'est plus à prouver.

D'ici à quelques semaines, le vénérable chevalier de Lagardère, qui n'hésita pas, selon la narration de Paul Féval, à se doter d'une bosse pour sauver sa pupille Aurore de Nevers, sera réduit à rejoindre l'escadrille des niais qui hantent l'humanité. Heureusement pour la noble cause de la mise en lumière de la vérité qui lui est chère, «Le Matin Dimanche» a conduit l'enquête et est en mesure de dévoiler les dessous de ce sacrilège. Première révélation: ces douze délinquants de banlieue (les comédiens) et des beaux quartiers (les avocats) vont se produire au théâtre Pitoëff à Genève durant tout le mois d'octobre, sans honte et sans regret. Devant des milliers de spectateurs, ils vont se rire du bossu...

Lüscher supprime Jean Marais
Oui, jeunes filles de 50 ans et plus. A cause de ces criminels que l'on ne présume plus innocents, le chevalier Henri de Lagardère, le salvateur de l'innocente Aurore de Nevers, le roturier escrimeur si courageux, incarné par Christian Lüscher, version 2014, deviendra un rigolo zozoteur, qui pousse la chansonnette dès qu'il le peut. Adieu Jean Marais, Jean Piat et Daniel Auteuil, qui lui ont donné un si sublime visage...

Mercredi 20 août, école primaire de Collonge-Bellerive, 18 heures. Ils répètent depuis deux heures déjà le nouveau «Bossu», adapté par Pascal Bernheim et Pierre Naftule. Cela fait trois semaines que la troupe prépare



Christian Lüscher, alias le chevalier Henri de Lagardère, le gentil. DR



Charles Poncet, alias Philippe de Gonzague, le méchant. DR



Michel Valticos, alias Cocardasse, maître d'escrime de Lagardère. DR



Après «Zéro Two Two» et «Onze petits nègres», Naftule, Lüscher, Poncet & Co concluent leur trilogie avec «Le bossu». Vrain Genève

son coup, entre sept et huit heures par jour. La conspiration, au même rythme, va durer jusqu'à fin septembre, hormis une pause de trois semaines où le principal suspect Lüscher devra se rendre à Berne, prétendument pour suivre les sessions du Conseil national.

Mais «Le Matin Dimanche» a infiltré les lieux du délit. Et là, stupeur: à peine entrés dans la salle, nous découvrons un Christian Lüscher certes brillant escrimeur, mais portant Joseph Gorgoni, usuellement Marie-Thérèse Porchet, sur son dos en guise de bosse. Interrogé, le prévenu ne

présente aucun remord pour la destruction du mythe: «Ça fait tellement de bien de s'éclater comme ça; de se marrer; d'oublier tout le reste», s'exclame-t-il. Le procureur général genevois Olivier Jornod aurait sans doute poussé l'interrogatoire plus loin. Mais la presse est plus clément. A Lüscher, plus tard, de plaider les circonstances atténuantes.

D'autant que Me Charles Poncet, gazouillant et concentré (ou concentré mais gazouillant), nous l'interrompt sur-le-champ: «Ben voilà, une fois de plus, je dois jouer le méchant.» Eh oui! Le rôle du grand vi-

lain, Philippe de Gonzague, celui qui, dans le roman de Paul Féval, assassine ce brave Philippe de Nevers et veut, surtout, liquider son héritière Aurore, lui a été dévolu. Or, même dans ce rôle, le duo diabolique Naftule-Bernheim a ajouté de la fourberie à la fourberie: «Gonzague est injuste par essence, disent-ils. Il entretient soigneusement ses muscles et son corps. Son seul problème: dès qu'il s'énerve, il fait pipi.» Où s'arrêtera-t-on?

Las. Nulle part. Aucun des personnages n'est épargné, comme une sorte de «Comédie humaine», dont

nous sommes tous les objets. La pauvre Blanche de Caylus, veuve mariée secrètement à Philippe de Nevers et maman éplorée, d'habitude si belle et digne, incarnée par la magnifique comédienne Véronique Mattana, est là paralysée et erre en chaise roulante.

La jeune Aurore (la très belle et talentueuse comédienne Léonie Keller) a, allez savoir pourquoi, été amputée d'un bras et, tandis que la douce Flor (magnifique Capucine Lhemanne), avec laquelle Lagardère finira ses jours, a été trouvée à l'âge de 6 ans dans les poubelles d'une ville d'Espagne. Pour ces coquins de Naftule-Bernheim, «elle en a gardé une odeur infâme dont elle ne pourra jamais se défaire, car elle est allergique à l'eau».

Le texte est ciselé, vif, pointu. Et surtout totalement hérétique. En 2006, nos quatre avocats, Reiser, Valticos, Poncet et Lüscher, avaient rempli les salles genevoises avec les «Onze petits nègres», d'après Agatha Christie. «Mais là, vraiment, c'est la dernière, confie Charles Poncet. On se fait vieux et tout cela est tellement épuisant.» On le croit sur parole, avant de retrouver notre avocat sérieux apprendre une chorégraphie de charleston, avec une application quasi-inhumaine.

Naftule ne rigole pas

A cette heure tardive, les professionnels de la scène – en tête desquels Joseph Gorgoni – enchaînent les pas. Les avocats producteurs tentent, eux, le devant-derrrière, à gauche, à droite avec les pieds, bras en haut, bras en bas. Pire: ils ont livré leur destin à Pierre Naftule, l'un des plus exigeants et brillants metteurs en scène de Suisse romande.

Pierre Naftule a certes écrit les textes les plus caustiques du théâtre romand et a «fait» Marie-Thérèse Porchet, mais, dans la vraie vie, il ne rigole pas du tout. Nos quatre avocats se soumettent, chaque jour, à lui. Pour sortir de leur univers. Ils financent cette nouvelle pièce, à hauteur de plus de 300 000 francs, sachant que même si la salle Pitoëff sera pleine durant tout le mois d'octobre, ils ne rentreront pas forcément dans leurs frais.

Durant toute la soirée, Pierre Naftule ne cessera de les reprendre, de les rabrouer et de leur faire répéter vingt fois une même scène. Et de maugréer, en sourdine: «Si vous arrêtez de parler (en dehors des scènes, ndr), on pourrait aller un peu plus vite.» Pièce de cape et d'épée décapante, mais travail minutieux. Le théâtre, même amateur, est une chose sérieuse. 22 heures. Nous quittons la répétition.

La justice: une simple pièce de théâtre? La cour d'un tribunal, une parodie, un vaudeville? Sur ce point, même les avocats acteurs, dans l'autodérision, semblent hésiter. •

➤ A voir
«Le bossu», adaptation par Pierre Naftule et Pascal Bernheim, du 2 au 19 octobre au Théâtre Pitoëff à Genève. Informations: www.lebossu.ch

3 CÉLÈBRES BOSSUS VUS PAR CHRISTIAN LÜSCHER

Jean Marais
«Le bossu», long-métrage, 1959

«C'est bien simple, dans ce film d'André Hunebelle, le comédien est tout simplement monstrueux. La légende par excellence!

Jean Marais n'est pas Lagardère. C'est Lagardère qui est Jean Marais»



Jean Piat
«Lagardère», minisérie télé, 1967

«Ce téléfilm de l'ORTF a marqué plusieurs générations. Jean Piat, une gueule, une voix uniques, incarne le théâtre français. Il aura 90 ans une semaine avant que nous ne montions sur scène»



Daniel Auteuil
«Le bossu», long-métrage, 1997

«Sa façon de jouer Lagardère, dans ce film signé Philippe de Broca, est moins théâtrale que celle de ces prédécesseurs. Et, croyez-moi, le Lagardère de Pierre Naftule est, lui aussi, à mille lieues de ces illustres acteurs»

